

La mère de Napoléon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dans la condition d'une ouvrière, d'une pay-sanne, amoureuses de leur intérieur, y consacrant le peu d'heures dont elles disposent avec intelligence, avec ordre, ayant l'attrait du ménage propre et bien tenu, attirant, gardant, retenant l'homme auprès des enfants, le rendant fier de son *home* vis-à-vis de ses semblables moins bien partagés que lui ?

Pour une femme d'intérieur tout devient utile ou plutôt utilisable. Chez le peuple, l'aisance s'accroît; chez la bourgeoise qui a le goût de sa maison, la fortune s'augmente. La famille qui compte des femmes d'intérieur prend plaisir aux réunions et le bonheur naît, se continue et se conserve dans des milieux qui bénéficient de toutes les joies qu'apportent les deux grandes vertus de la société et de l'individu: l'utilisation des ressources et la stabilité des goûts.

Associée de l'époux, réalisant l'idéal de l'union conjugale, la femme de plus en plus doit prendre sa part du labeur commun, des responsabilités du compagnon de sa vie. Ses facultés ne sont point identiques à celles de l'homme, mais elles sont égales, parce qu'elles sont complémentaires et réalisent le beau mot social d'équivalence.

Soit associée, soit favorite, la femme doit choisir entre les deux termes, car c'est être favorite qu'être oisive à l'intérieur, qu'être inutile, et rien qu'un objet de luxe. La femme inutile n'est jamais une compagne, jamais une épouse; elle est une maîtresse légitime, voilà tout!

Que dans la mesure de son intelligence, de son instruction, de son courage, la femme fasse de son intérieur un modèle, qu'elle s'y applique. Le peu de temps dont elle dispose dans toutes les situations qu'elle occupe, à travers toutes les exigences qui l'oppriment ou la sollicitent, qu'elle le consacre à l'ordre intérieur. Qu'elle embellisse le nid des enfants, la demeure de l'époux; alors lui-même, à son tour, songera à consulter sur ses affaires celle qui sait ordonner et administrer.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France une « femme de ménage ».

Paris, le 15 janvier 1894.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*, Lausanne.

Monsieur,

On me communique le n° 2 du *Conteur vaudois*, et je m'empresse de prier un de mes correspondants de Lausanne de vous faire lire les lettres échangées à propos du singe de Lutry.

Et, puisqu'aux légendes anciennes — dont on retrouve si difficilement l'explication — on se montre si empressé d'en ajouter une nouvelle, je me propose de faire déposer aux archives de Lutry une copie notariée, sur parchemin, de cette correspondance et de celle

échangée avec l'Etat vaudois à propos de la loi sur les petits oignons.

Les lecteurs du *Conteur vaudois* de 2894 pourront ainsi être plus facilement renseignés sur le singe de Lutry que ceux d'aujourd'hui et avec non moins d'intérêt.

Je serais bien ingrat si je ne vous remerciais de l'excellente réclame que vous faites au « Sunlight Soap » dans cette chronique.

J'en profiterai pour vous permettre de réparer une erreur qui s'est glissée dans ce même numéro du *Conteur*. Le moyen indiqué pour nettoyer le vernis des portes est dangereux.

Le « Sunlight Savon » étant absolument neutre et ne contenant ni potasse ni alcali à l'état libre, lave, sans risquer de les détériorer, les peintures les plus délicates.

Je vous enverrai donc une autre recette, que vous voudrez bien insérer comme annoncée dans un de vos prochains numéros.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

F.-H. LAVANCHY-CLARKE.

La mère de Napoléon.

On sait qu'on donne actuellement au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, une grande pièce en 6 actes et 50 tableaux, intitulée **Napoléon**, et au cours de laquelle on voit se dérouler toute l'épopée impériale. C'est à propos de ce spectacle, qui fait courir tout Paris depuis quelques semaines et qui vient de remettre en mémoire tout ce qui a trait à la vie du grand conquérant, que M. P. Ginisty raconte, dans le *XIX^e Siècle*, l'émouvante histoire qu'on va lire :

L'automne de 1819 commence. Dans le palais Falconière, à Rome, en une de ces vastes chambres ou un feu ardent ne peut parvenir à chasser l'humidité des murailles trop hautes et longtemps délabrées, la mère de Napoléon est assise sur un canapé et, bien que sa vue se soit affaiblie, et que d'épais rideaux ne laissent pénétrer qu'un faible jour, elle file au fuseau, machinalement, selon son habitude. Elle a renvoyé sa lectrice, elle est seule, absorbée dans ses pensées douloureuses, songeant à l'exilé, qu'il ne lui a pas été permis de rejoindre, qu'elle sait malade, dont le docteur O'Meara, revenant de Sainte-Hélène, n'a pu lui cacher l'état inquiétant.

Elle songe à son abandon, là-bas, dans l'île funeste, au vide effroyable, maintenant, de l'existence de ce dominateur d'hommes, à la fièvre d'ennui qui le rongé. C'est depuis qu'il est tombé, le héros, qu'elle se sent deux fois mère. Les frères de Napoléon, ses sœurs, sa femme, tous ceux qui furent associés à sa prodigieuse fortune, l'ont tous plus ou moins trahi, ou se sont fait une autre existence. Elle, elle lui est pieusement fidèle. Pourquoi l'Europe n'a-t-elle point consenti à ce que, elle, la mère de toutes les douleurs, comme elle s'appelle, elle aille donner ses soins au captif? Quels dangers y eût-il eu, pour les

souverains, à ce qu'une vieille femme, si faible, à présent, comme elle est, assiste son fils sur le rocher où il s'éteint? N'a-t-elle pas offert de partir seule, toute seule, malgré son âge, et y avait-il là une apparence de complot pour délivrer l'exilé?

Dans les immenses corridors du palais, le vent s'engouffre et ses sifflements sinistres retentissent jusqu'à la chambre de Mme Lœtizia. La vieille Corse a des frémissements soudains, et, dans cette plainte continue du vent, elle voit de redoutables présages.

Sur une table, près d'elle, traîne le brouillon d'une lettre. Elle l'a écrite, tout à l'heure, la destinant à l'empereur d'Autriche, en son français incorrect, qu'on devra corriger. Mais elle y a mis toute son âme: « Ne rendez point inutile la démarche d'une mère qui réclame contre la longue cruauté exercée contre son fils... L'empereur Napoléon est infirme, il n'est plus à redouter... Sire, je suis mère et la vie de mon fils m'est plus chère que ma propre vie... » Et ce mot de « mère » revient avec insistance, jaillit du cœur, jusque dans la dernière ligne qui précède sa signature: « Une mère affligée au-delà de toute expression. »

Mais cette lettre, l'enverra-t-elle? A quoi bon? N'en a-t-elle pas écrit déjà dix semblables, sans qu'elle ait pu éveiller la pitié de ces souverains, qui n'ont pas eu la victoire magnanime, qui semblent trembler encore au souvenir de leur ancien vainqueur?... A quoi bon, en effet? A ses supplices, on n'a même pas répondu!

Et elle s'absorbe, plus profondément, dans sa poignante rêverie... Oh! cette mort lente, ce supplice raffiné qu'ils ont imaginé pour son fils, cette fin misérable qu'on lui prépare! Et dans sa fierté, c'est de cela surtout que se révolte la mère de Napoléon. Comment, après la chute du Titan, la terre tourne-t-elle encore; comment le monde n'est-il pas arrêté? Est-il possible que cette effroyable agonie se prolonge ainsi?

Or, voici qu'on frappe à la porte, et ces petits coups trahissent l'agitation de celui qui se présente. Le chevalier Colonna, chambellan de Madame, paraît. Son trouble est extrême, il hésite à parler, il porte la main à son cou, entouré d'une haute cravate, comme s'il suffoquait.

Madame mère le regarde. Elle est si blême, d'habitude, qu'elle ne peut plus pâlir.

— Votre Altesse Impériale ne doit pas croire encore... Ce ne sont que des rumeurs qui courent...

— Qu'est-ce donc?

— Une lettre d'un marin, le capitaine Freycinet... Mais cela est impossible, il a dû être abusé!...

Ce chevalier Colonna rencontre les yeux de Madame, qui, par moment, retrouvent leur feu d'autrefois. Ils commandent le récit de la nouvelle, sans ménagements. La mère de Napoléon n'est-elle pas préparée au malheur, quel qu'il soit?

Alors, le chevalier rapporte l'étrange bruit qui s'est répandu, auquel il hésite encore à ajouter foi. Une catastrophe inouïe... comme une protestation de la nature elle-même contre le lent martyr du héros déchu... Un tremblement de terre aurait déchiré l'île de Sainte-Hélène, qui se serait engloutie dans les flots, emportant dans l'abîme le héros avec la victoire.

Alors toute droite en ses vêtements noirs, pas un muscle de son visage de grande aieule n'ayant tressailli, la vieille Loetizia joint les mains

— Que Dieu fasse que cela soit vrai ! s'écrie-t-elle. C'est donc une fin grandiose, digne de mon fils !

Et, elle qui avait tant pleuré, elle n'eut pas une larme. Son cœur avait assez saigné, l'orgueil l'emportait en elle, à présent, l'orgueil de cette disparition, dans un cataclysme extraordinaire et vengeur, de l'empereur in-dompé.

Ce ne fut que quelques jours plus tard qu'elle apprit que la lettre de Freycinet avait seulement rapporté, comme un exemple de la crédulité publique, toutes les fois qu'il s'agissait de Napoléon, cette surprenante histoire.

La mère de l'empereur hochait tristement la tête. Vivant, Napoléon souffrait. Mieux eût valu ce dévouement d'une tragique beauté

Lè premiers.

N'ia onco rein à sèlâo po fèrè avanci la campagne; l'est po cein que dein lè pàys tsauds la fruita est bin dè pe vito màora què pè chàotrè; kâ on vâi dza per tsi lè boutequi dè vela, qu'èin font meti, dâi cerisès et dâi pronmès qu'on pào medzi, tandi que lè noutrès sont onco totès verdès. Mâ cein sè veind bin dè pe tchai què quand on pào allâ couilli lè cerisès su la brantse ào bin grulâ lo proumâi.

On gaillâ dè pè lo Vully, que portavè sè danrà pè lo marsi dè Berna et qu'è-tâi adé à ruminâ dein sa teta po savâi coumeint porrai fèrè po gagni dè la mounia, sè peinsâvè : « Tot parâi se poivo avâi dè la fruita à veindrè dévant lè z'autrès dzeins, cein mè farâi on bio z'ardzeint; » et coumeint lo lulu étâi on tot mâlin, et gaillâ suti, trovâ moian dè reimpliaci lo sèlâo et dè poâi portâ dâi lottâ dè premiers pè lo marsi, que lè dzeins sè desont : « Mâ coumeint dâo diabio fâ-te po que sèyont dza mào, kâ ne sont pas pè printagni què lè nou-tro. »

Lo gaillâ ne desâi rein; mâ on dzo que l'étâi z'u avoué sa fenna ào marsi dè Berna, avoué tsacon onna lottâ dè premiers, onna dama vint marchandâ clliâo à la fenna, et lâi fâ :

— Ne sont pas mào, voutrès premiers?

— Oh, sechet! repond la fenna.

— Vouai! cheinti - vâi! sont dures coumeint dâi niù.

Et la jama s'èin va sein n'èin min atsetâ.

L'homme, qu'avâi tot oïu, sè revirè vai sa fenna, et, sein fèrè atteinchon que dâi z'auto étitâvont assebin, lâi fâ :

— Lè z'as-tou pas bailli à cutsi à la Luise?..

Ma fâi lo secret étâi veindu, et lè vesins suront que lo gaillâ grulâvè sè pre-

miaux dévant que sèyont mào et que lè mettâi bonnâ ào tsaud dâo lhi, po lè fini; et vouaiquè porquè lè premi premiers qu'on veind à Berna vignont dâo Vully, kâ on iadzo qu'on a cognu clliâ mouâda, tsacon a profitâ dè la vertu dè la tiutra et dâo lévet.

A Berna, on s'èin reletsè lè pottès, kâ que rein ne sâ, rein ne gravè.

Une curieuse statistique.

Tous nos abonnés ont sans doute lu, dans nos divers journaux, le compte-rendu élogieux de l'*Almanach Hachette*, qui laisse bien en arrière tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce genre de publication. Son immense succès a fourni, dit le journal le *Temps*, le sujet de curieux et amusants calculs :

220,000 exemplaires de cette petite encyclopédie de la vie pratique ont été vendus; chaque exemplaire contenant 420 pages et 3 millions de lettres, ce sont plus de 92 millions de pages et 600 millions de lettres qui ont passé sous les yeux des lecteurs de l'*Almanach*.

Le nombre des bobines de papier employées s'élève à 326, pesant 71 tonnes 720 kilos (charge maxima de 7 wagons de marchandises). Ces bobines, si elles étaient réunies en une seule, formeraient un cylindre de 81 mètres carrés de base, 10 mètres 16 de diamètre, 90 centimètres de hauteur et 73 mètres cubes, 256,089 de volume.

La hauteur des almanachs empilés les uns sur les autres est de 3,300 mètres, soit à 13 mètres près la hauteur de l'*Etna* ou 11 fois la hauteur de la tour *Eiffel*.

La surface de la bande de papier employée pour le tirage des 220,000 almanachs occupe 1,123,420 mètres carrés, soit environ 25 fois la surface de la galerie des machines.

Enfin, la longueur de la bande de papier employée pour le tirage est de 1,248 kilomètres, 133 mètres, presque la distance de Paris à Vienne (qui est de 1,402 kilomètres).

Nous avons le plaisir d'ajouter que l'*Almanach Hachette* a pour auteur un de nos compatriotes, M Victor Tissot, qui en a apporté l'idée à MM. Hachette et Cie, et exécuté le plan.

THÉÂTRE. — La troupe de M. Scheler, qui a donné jeudi, avec grand succès et devant une belle salle, la dernière de *Denise*, nous annonce pour demain, dimanche, **Marie Tudor**, grand drame historique de Victor Hugo. Voilà de quoi passer une belle et intéressante soirée.

Conférences. — On annonce pour lundi, 22 janvier, une séance de *lecture et déclamation* de Mme Chantre, professeur de diction à Genève, qui a eu un grand succès dans d'autres villes, et qui nous promet une heure bien agréable. Le programme est du reste fort bien composé et très attrayant.

Mot de notre dernière charade :
Tabac. — Les réponses ont été si nombreuses que nous ne pouvons en publier la liste, vu le

manque de place. La prime est échue à M. Duchod, à Paris.

Voici un très joli *mot carré*, qu'une de nos lectrices a eu l'amabilité de nous envoyer :

Mon premier, nom d'une bataille,
Nom d'une ville, nom d'un pont ;
Pour le marché qu'il fit, on raille
La mémoire de mon second.
Parfum célèbre, mon troisième ;
Département, mon quatrième.

Boutades.

Un libraire venait de payer un manuscrit à un auteur, un peu bohème. Celui-ci fit la quittance, et mit avant la signature : *Reçu content*.

— Eh quoi! dit le libraire, c'est ainsi que vous maltraitez l'orthographe, vous un écrivain? Ne savez-vous pas qu'il faut écrire *comptant*, ce mot venant du verbe compter.

— Ah! répondit l'auteur, c'est que, lorsque je reçois de l'argent, je suis toujours *content*.

Dans une réunion, quelqu'un vantait beaucoup, en présence d'un Russe, la discipline et l'obéissance passive dans certains Etats de l'Europe, s'appuyant sur les exemples qu'il citait :

— Ah! messieurs, s'écria le Russe, tout cela n'est rien en comparaison de l'obéissance chez nous : sous le règne précédent, lors de l'existence des télégraphes à signaux, il est arrivé que, sur une station, près de la capitale, le gardien a manqué la dépêche, et, s'en apercevant trop tard, de peur de punition, il s'est pendu sur la tour. Les suivants gardiens, prenant cela pour un signe télégraphique, se sont mis à le répéter avec une telle exactitude, que, sur toute la ligne de Saint-Petersbourg à Varsovie, ils se sont pendu tous.

L. MONNET.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : *Ville de Fribourg* à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,70. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,70. — Canton de Genève 3 % à fr. 109.—. — De Serbie 3 % à fr. 87.—. — Bari, à fr. 54,50. — *Barletta*, à fr. 44,50. — Milan 1861, à 35,50. — Milan 1866, à fr. 10,40. — Venise, à fr. 24,50. — *Ville de Bruxelles* 1886, à fr. 107.—. — Bons de l'Exposition, à fr. 6.—. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 13,50. — Tabacs serbes, à fr. 11,40. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.